

Corpus : Le héros du 17ème à nos jours

L' origine du Héros

Doc. 1 : extrait de l'Illiade d'Homère, chant XVIII (VIIIe siècle av. J-C). *Suite à sa dispute avec Agamemnon, le chef des troupes grecques, Achille a refusé de reprendre le combat sous les murailles de Troie. C'est son fidèle ami Patrocle qui a pris la tête de ses hommes, les Myrmidons. Alors qu'un messager vient de lui apprendre la mort de Patrocle, le héros décide de se lancer dans la mêlée pour protéger son corps.*

Achille cher à Zeus se lève donc. Sur ses fières épaules, Athéna vient jeter l'égide¹ frangée ; puis la toute divine orne son front d'un nimbe² d'or, tandis qu'elle fait jaillir de son corps une flamme resplendissante. [...] C'est ainsi que du front d'Achille une clarté monte jusqu'à l'éther³. Passant le mur, le héros s'arrête au fossé, sans se mêler aux Achéens⁴ : il a trop de respect pour le sage avis de sa mère. Il s'arrête donc et, de là, pousse un cri –et Pallas Athéna fait, de son côté, entendre sa voix. Il suscite aussitôt dans les rangs des Troyens un tumulte indécible. On dirait qu'il s'agit de la voix éclatante que fait entendre la trompette, le jour où des ennemis, destructeurs de vies humaines, enveloppent une cité. Ainsi, éclatante, sonne la voix de l'Eacide⁵. Et à peine ont-ils entendu la voix d'airain de l'Eacide, que leur cœur à tous s'émeut. Les chevaux aux belles crinières vite à leurs chars font faire demi-tour : leur cœur pressent trop de souffrances ! Les cochers perdent la tête, à voir le feu vivace qui flamboie, terrible, au front du magnanime Péléide⁶ et dont le flamboiement est dû à la déesse aux yeux pers, Athéna. Trois fois, par-dessus le fossé, le divin Achille jette un immense cri ; trois fois il bouleverse les Troyens et leurs illustres alliés. Là encore périssent douze des meilleurs preux, sous leurs propres chars ou par leurs propres piques. Les Achéens, eux, avec joie, s'empresment alors de tirer Patrocle hors des traits et de le placer sur un lit.

1-Bouclier. 2-Cercle lumineux. 3-Ciel. 4-Grecs. 5-Du descendant d'Eaque. 6-Fils de Pélée.

Doc. 2 : extrait de l'Odyssee d'Homère, chant IX (VIIIe siècle av. J-C). *Ulysse n'est pas rentré au royaume d'Ithaque après la guerre de Troie. Après avoir été retenu sur l'île de la nymphe Calypso, il s'est échoué sur le rivage des Phéaciens. Recueilli par Nausicaa, princesse de ce royaume, il est amené à la cour où il raconte ses aventures passées et sa confrontation avec le cyclope Polyphème qui le fit prisonnier avec ses compagnons.*

Le soir venu, [le Cyclope] rentra à nouveau le troupeau, procéda à la traite et dévora deux de mes compagnons pour son souper. Je m'approchais alors en lui tendant une auge¹ emplie de mon vin : « Cyclope, arrose ton repas de ce vin. Je voulais te l'offrir pour que tu nous libères mais je ne vois en toi aucune pitié. » S'emparant du vin, il le but et en fut si heureux qu'il en redemanda : « Verse m'en encore. Sois gentil, dis-moi qui tu es car je voudrais te faire un cadeau qui te réjouira ». Trois fois il reprit du vin, l'avalant d'un seul trait et, lorsque je le vis ivre, je repris la parole : « Je me nomme Personne. C'est ainsi que tous m'appellent. - Eh bien je mangerais Personne après vous tous. Voilà le présent que je te fais, dit le Cyclope en s'écroulant sur le sol ». Et il s'endormit. Dans son sommeil, il vomissait des jets de chairs et de vin fermentés. Sans perdre un instant, je réchauffai le pieu et, de la voix, j'encourageais mes hommes de peur qu'ils ne faiblissent. Quand la pointe fut incandescente², je me saisis du pieu, en courant, entouré de mes gens animés d'une nouvelle audace, je le plantai dans l'œil unique du Cyclope. Je pesai de tout mon poids sur le bâton que nous tournions ensemble dans son œil. A gros bouillons, le sang giclait, faisant siffler le pieu ardent. Des vapeurs remontaient de sa prunelle en feu. Il rugit comme un fauve. Son cri terrible emplait la grotte et, épouvanté, nous courûmes nous cacher. De son œil, il arracha le pieu dégoulinant de sang. En même temps, et de tous ses poumons, il appelait ses voisins à l'aide. Nous les entendîmes bientôt accourir afin de le secourir : « Que se passe-t-il, Polyphème ? Est-ce qu'on te dérobe ton troupeau ? Cherche- ton à te tuer ? Réponds nous ! - C'est Personne qui me tue ! - Personne ? Alors prend ton mal en patience car nous n'y pouvons rien, lui répondirent-ils en s'éloignant. » Je risais de ma ruse. Ce nom de personne les avait trompés. En geignant de douleur et à tâtons, le Cyclope déplaça la roche qui lui servait de porte. Il s'assit sur le seuil, les bras étendus, craignant que nous ne nous mêlions aux bêtes qui se pressaient pour sortir. Il me fallait une fois encore user de ruse : notre vie était en jeu. Voici ce que je décidai. Nous nous échapperions cachés sous les animaux. J'attachai les mâles par trois. Ainsi chacun de mes hommes s'accrocheraient sur celui du milieu sans craindre d'être découvert par Polyphème. Cette tâche achevée, il me restait le plus fort des béliers. Je m'agrippai à son épaisse toison et me coulai sous son ventre. Au fur et à mesure que les bêtes sortaient, le Cyclope tâtait leur belle laine. Pauvre de lui ! Il ne s'aperçut de rien.

1-Récipient pour nourrir les animaux. 2-Chauffée.

Doc. 3 : extrait du roman intitulé Yvain ou le Chevalier au lion, écrit par Chrétien de Troyes vers 1172. *Occupé à tourner dans le royaume, Yvain a oublié la promesse qu'il avait faite à la belle Laudine de revenir la voir au bout d'un an, et la jeune femme a rompu l'engagement qui les liait. Fou de douleur, le chevalier s'est enfoncé dans la forêt et a repris sa route.*

Messire Yvain cheminait pensif par la forêt profonde. Il erra tant qu'il ouït au loin un long cri douloureux. Il se dirigea de ce côté, et il vit dans un essart¹ un lion aux prises avec un serpent qui vomissait des flammes ; le serpent l'avait saisi par la queue, et il lui brûlait toute l'échine². Messire Yvain ne regarda pas longtemps cette merveille. Il se demanda lequel des deux il aiderait, et il se décida pour le lion, car on ne doit faire de mal qu'aux êtres venimeux et pleins de félonie³. Aussi tuera-t-il tout d'abord le serpent ; si le lion l'assaille ensuite, il le trouvera prêt à la bataille, mais quoi qu'il advienne, messire Yvain portera secours à la noble bête, comme la pitié l'y invite. Il tira l'épée, mit l'écu⁴ devant sa face pour se garantir du feu que le serpent ruait par la gueule, plus large qu'une oule⁵, et il attaqua la bête félonne : il la trancha en deux moitiés et frappa et refrappa tant qu'il la dépeça en mille morceaux. Mais pour délivrer le lion, il dut lui couper un morceau de la queue. Il crut que le lion allait fondre sur lui, et il se prépara à se défendre. Mais cette idée ne vint pas au lion. Oyez ce que fit la bête franche et débonnaire. Elle tint ses pieds étendus et joints, et sa tête inclinée vers la terre, et s'agenouilla par grande humilité, mouillant sa face de larmes. Messire Yvain comprit que le lion le remerciait d'avoir tué le serpent et de l'avoir délivré de la mort. Et l'animal reconnaissant suivit à jamais son sauveur

Corpus : Le héros du 17ème à nos jours

sans désirer s'en séparer tant il lui plut de le servir et de l'aider dans ses exploits futurs.

1-Terrain défriché. 2-Colonne vertébrale. 3-Cruauté, tromperie. 4-Bouclier. 5-Marmite.

Texte 1 : *Mme de La Fayette, La Princesse de Clèves, 1678*

Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de madame de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté ; elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Madame de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance. Mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Cette héritière était alors un des grands partis qu'il y eût en France ; et quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui était extrêmement glorieuse, ne trouvait presque rien digne de sa fille ; la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle ; il fut surpris de la grande beauté de mademoiselle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes.

Texte 2: *Pierre Choderlos de Laclos, Les liaisons dangereuses, lettre 81, 1782*

Lettre LXXXI : LA MARQUISE DE MERTEUIL AU VICOMTE DE VALMONT

[...]

Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ? quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites, et manquer à mes principes ? je dis mes principes, et je le dis à dessein : car ils ne sont pas comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude, ils sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage.

Entrée dans le monde dans le temps où, fille encore, j'étais vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir. Tandis qu'on me croyait étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on s'empressait à me tenir, je recueillais avec soin ceux qu'on cherchait à me cacher.

Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit encore à dissimuler : forcée souvent de cacher les objets de mon attention aux yeux de ceux qui m'entouraient, j'essayai de guider les miens à mon gré ; j'obtins dès lors de prendre à volonté ce regard distrait que vous avez loué si souvent. Encouragée par ce premier succès, je tâchai de régler de même les divers mouvements de ma figure. Ressentais-je quelque chagrin, je m'étudiais à prendre l'air de la sérénité, même celui de la joie ; j'ai porté le zèle jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. Je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine, pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue.

C'est ainsi que j'ai su prendre sur ma physionomie cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné. J'étais bien jeune encore, et presque sans intérêt : mais je n'avais à moi que ma pensée, et je m'indignais qu'on pût me la ravir ou me la surprendre contre ma volonté. Munie de ces premières armes, j'en essayai l'usage : non contente de ne plus me laisser pénétrer, je m'amusais à me montrer sous des formes différentes ; sûre de mes gestes, j'observais mes discours ; je réglai les uns et les autres, suivant les circonstances, ou même seulement suivant mes fantaisies : dès ce moment, ma façon de penser fut pour moi seule, et je ne montrai plus que celle qu'il m'était utile de laisser voir. Ce travail sur moi-même avait fixé mon attention sur l'expression des figures et le caractère des physionomies ; et j'y gagnai ce coup d'œil pénétrant, auquel l'expérience m'a pourtant appris à ne pas me fier entièrement ; mais qui, en tout, m'a rarement trompée.

Je n'avais pas quinze ans, je possédais déjà les talents auxquels la plus grande partie de nos Politiques doivent leur réputation, et je ne me trouvais encore qu'aux premiers éléments de la science que je voulais acquérir.

Vous jugez bien que, comme toutes les jeunes filles, je cherchais à deviner l'amour et ses plaisirs : mais n'ayant jamais été au Couvent, n'ayant point de bonne amie, et surveillée par une mère vigilante, je n'avais que des idées vagues et que je ne pouvais fixer ; la nature même, dont assurément je n'ai eu qu'à me louer depuis, ne me donnait encore aucun indice. On eût dit qu'elle travaillait en silence à perfectionner son ouvrage.

Ma tête seule fermentait ; je ne désirais pas de jouir, je voulais savoir ; le désir de m'instruire m'en suggéra les moyens.

De ..., ce 20 septembre 17**.

Corpus : Le héros du 17ème à nos jours

Texte n°3: Stendhal La Chartreuse de Parme Livre Premier – Chapitre III.(1839)

Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop ; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

- Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

- Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait.

Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

- Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ?

- Pardi, c'est le maréchal !

- Quel maréchal ?

- Le maréchal Ney, bêta ! Ah çà ! où as-tu servi jusqu'ici ?

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves.

[...] Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles ; il voulait suivre les autres : le sang coulait dans la boue.

Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

Texte 4 :G de Maupassant Bel Ami (1885)

Il montait lentement les marches, le cœur battant, l'esprit anxieux, harcelé surtout par la crainte d'être ridicule ; et, soudain, il aperçut en face de lui un monsieur en grande toilette qui le regardait. Ils se trouvaient si près l'un de l'autre que Duroy fit un mouvement en arrière, puis il demeura stupéfait : c'était lui-même, reflété par une haute glace en pied qui formait sur le palier du premier une longue perspective de galerie. Un élan de joie le fit tressaillir tant il se jugea mieux qu'il n'aurait cru.

N'ayant chez lui que son petit miroir à barbe, il n'avait pu se contempler entièrement, et comme il n'y voyait que fort mal les diverses parties de sa toilette improvisée, il s'exagérait les imperfections, s'affolait à l'idée d'être grotesque.

Mais voilà qu'en s'apercevant brusquement dans la glace, il ne s'était même pas reconnu ; il s'était pris pour un autre, pour un homme du monde, qu'il avait trouvé fort bien, fort chic, au premier coup d'œil.

Et maintenant, en se regardant avec soin, il reconnaissait que, vraiment, l'ensemble était satisfaisant.

Alors il s'étudia comme font les acteurs pour apprendre leurs rôles. Il se sourit, se tendit la main, fit des gestes, exprima des sentiments : l'étonnement, le plaisir, l'approbation ; et il chercha les degrés du sourire et les intentions de l'œil pour se montrer galant auprès des dames, leur faire comprendre qu'on les admire et qu'on les désire. Une porte s'ouvrit dans l'escalier. Il eut peur d'être surpris et il se mit à monter fort vite, avec la crainte d'avoir été vu minaudant ainsi, par quelque invité de son ami.

En arrivant au second étage, il aperçut une autre glace et il ralentit sa marche pour se regarder passer. Sa tournure lui parut vraiment élégante. Il marchait bien. Et une confiance immodérée en lui-même emplit son âme. Certes, il réussirait avec cette figure-là et son désir d'arriver, et la résolution qu'il se connaissait et l'indépendance de son esprit. Il avait envie de courir, de sauter en gravissant le dernier étage. Il s'arrêta devant la troisième glace, frisa sa moustache d'un mouvement qui lui était familier, ôta son chapeau pour rajuster sa chevelure, et murmura à mi-voix, comme il faisait souvent : « Voilà une excellente invention. » Puis, tendant la main vers le timbre, il sonna.

Corpus : Le héros du 17ème à nos jours

Texte 5: extrait de Voyage au bout de la nuit Louis Ferdinand Céline (1932)

Serais-je donc le seul lâche sur la terre? pensais-je. Et avec quel effroi! Perdu parmi deux millions de fous héroïques et déchaînés et armés jusqu'aux cheveux? Avec casques, sans casques, sans chevaux, sur motos, hurlants, en autos, sifflants, tirailleurs, comploteurs, volants, à genoux, creusant, se défilant, caracolant dans les sentiers, pétaradant, enfermés sur la terre comme dans un cabanon, pour y tout détruire, Allemagne, France et Continents, tout ce qui respire, détruire, plus enragés que les chiens, adorant leur rage (ce que les chiens ne font pas), cent, mille fois plus enragés que mille chiens et tellement plus vicieux! Nous étions jolis! Décidément, je le concevais, je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique. On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté. Comment aurais-je pu me douter moi de cette horreur en quittant la place Clichy? Qui aurait pu prévoir, avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes? A présent, j'étais pris dans cette fuite en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu. Ça venait des profondeurs et c'était arrivé. Le colonel ne bronchait toujours pas, je le regardais recevoir, sur le talus, des petites lettres du général qu'il déchirait ensuite menu, les ayant lues sans hâte, entre les balles. Dans aucune d'elles, il n'y avait donc l'ordre d'arrêter net cette abomination? On ne lui disait donc pas d'en haut qu'il y avait méprise? Abominable erreur? Maldonne? Qu'on s'était trompé? Que c'était des manoeuvres pour rire qu'on avait voulu faire, et pas des assassinats! Mais non! «Continuez, colonel, vous êtes dans la bonne voie!» Voilà sans doute ce que lui écrivait le général des Entrayes, de la division, notre chef à tous, dont il recevait une enveloppe chaque cinq minutes, par un agent de liaison, que la peur rendait chaque fois un peu plus vert et foireux. J'en aurais fait mon frère peureux de ce garçon là! Mais on n'avait pas le temps de fraterniser non plus. Donc pas d'erreur? Ce qu'on faisait à se tirer dessus, comme ça, sans même se voir, n'était pas défendu! Cela faisait partie des choses qu'on peut faire sans mériter une bonne engueulade. C'était même reconnu, encouragé sans doute par les gens sérieux, comme le tirage au sort, les fiançailles, la chasse à courre! Rien à dire. Je venais de découvrir d'un coup la guerre tout entière. J'étais dépuclé. Faut être à peu près seul devant elle comme je l'étais à ce moment-là pour bien la voir la vache, en face et de profil. On venait d'allumer la guerre entre nous et ceux d'en face, et à présent ça brûlait! Comme le courant entre les deux charbons, dans la lampe à arc. Et il n'était pas près de s'éteindre le charbon! On y passerait tous, le colonel comme les autres, tout mariolle qu'il semblerait être, et sa carne ne ferait pas plus de rôti que la mienne quand le courant d'en face lui passerait entre les deux épaules. Il y a bien des façons d'être condamné à mort. Ah! combien n'aurais-je pas donné à ce moment-là pour être en prison au lieu d'être ici, moi crétin! Pour avoir, par exemple, quand c'était si facile, prévoyant, volé quelque chose, quelque part, quand il en était temps encore. On ne pense à rien! De la prison, on en sort vivant, pas de la guerre. Tout le reste, c'est des mots. Si seulement j'avais encore eu le temps, mais je ne l'avais plus! Il n'y avait plus rien à voler!